

PHILIPPE LE GUILLOU

**BREST,
DE BRUME
ET DE FEU**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LA RUMEUR DU SOLEIL, *roman*, 1989 (« Folio », n° 2662).
- LE DONJON DE LONVEIGH, *roman*, 1991 (« Folio », n° 5870).
- LE PASSAGE DE L'AULNE, *roman*, 1993 (« Folio », n° 2859).
- LIVRES DES GUERRIERS D'OR, *roman*, 1995 (« Folio », n° 4182).
- LE SONGE ROYAL. *Louis II de Bavière*, 1996.
- L'INVENTEUR DE ROYAUMES. *Pour célébrer Malraux*, 1996.
- LES SEPT NOMS DU PEINTRE. *Vies imaginaires d'Erich Sebastian Berg*, *roman*, 1997. Prix Médicis 1997 (« Folio », n° 3473).
- DOUZE ANNÉES DANS L'ENFANCE DU MONDE, *récit*, 1999.
- STÈLES À DE GAULLE, *essai*, 2000.
- LE ROI DORT, *roman*, 2001. Prix Charles-Oulmont de la Fondation de France 2001 (« Folio », n° 6721).
- SUR LES TRACES DE JÉSUS, *documentaire*, Gallimard Jeunesse, 2002.
- LES MARÉES DU FAOU, *roman*, 2003 (« Folio », n° 4057).
- APRÈS L'ÉQUINOXE, *roman*, 2005.
- LA CONSOLATION, *roman*, 2006.
- FLEURS DE TEMPÊTE, *récit*, 2008 (« Folio », n° 5443).
- LE BATEAU BRUME, *roman*, 2010 (« Folio », n° 5223).
- STÈLES À DE GAULLE suivi de JE REGARDE PASSER LES CHIMÈRES, *essai*, 2010 (« Folio », n° 5057).
- L'INTIMITÉ DE LA RIVIÈRE, *récit*, 2011.
- LE PONT DES ANGES, *roman*, 2012 (« Folio », n° 5675).
- LES ANNÉES INSULAIRES, *roman*, 2014 (« Folio », n° 6226).
- PARIS INTÉRIEUR, *récit*, 2015.
- LE PAPE DES SURPRISES, *essai*, 2015.
- GÉOGRAPHIES DE LA MÉMOIRE, *récit*, 2016 (« Folio », n° 6392).
- NOVEMBRE, *récit*, 2017 (« Folio », n° 6559).
- LA ROUTE DE LA MER, *roman*, 2018 (« Folio », n° 6720).

Suite des œuvres de Philippe Le Guillou en fin de volume

BREST, DE BRUME ET DE FEU

PHILIPPE LE GUILLOU

BREST,
DE BRUME
ET DE FEU

roman

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
trente-cinq exemplaires sur vélin rivoili
des papeteries Arjowiggins numérotés de 1 à 35.*

Brest, de brume et de feu inaugure un cycle de trois « portraits de villes » dont la publication s'échelonne ces prochaines années. *Paris fantôme* sera le prochain volet de ce triptyque. Un dernier « portrait de ville », consacré à Rome, viendra compléter l'ensemble.

Aux ombres brestoises,

*Gabriel Martin, Anna Poudoulec, Jean Le Guillou,
Marie Rolland, Marcel Le Guillou*

*Bernard Antoine, Jeannine Daniel, H el ene Gourvil,
Annie Delarue*

Marie-Paul Kermarec

Jacques Jullien

«J'ai vu encore la Ville haute sous la foudre, la Ville d'orgues sous l'éclair comme ramée du pur branchage lumineux, et la double corne prophétique cherchant encore le front des foules, à fond de rues et sur les docks...

Et de tels signes sont mémorables [...].»

SAINT-JOHN PERSE,
Vents, 1946

« On voyait beaucoup de ciel tout autour, on voit toujours beaucoup de ciel dans les villes en ruine, parce que les murs ne sont plus là pour le cacher. Ce sont des villes prostrées, effondrées dans leur misère, une gémissement inutile devant l'impuissance de là-haut. »

ELSA TRIOLET,
L'inspecteur des ruines, 1948

PREMIÈRE PARTIE

LE VENT DU LARGE

Gabriel est né le 28 août 1902, à dix heures du soir, à Sizun, dans la ferme de sa grand-mère maternelle, au lieu-dit Kerever, à environ deux kilomètres du bourg, sur la route de Saint-Cadou, au-dessus de la vallée de l'Élorn.

C'est une toute petite exploitation : outre la famille très resserrée, elle abrite un cheval – une belle postière bretonne, dénommée Dahlia –, quelques vaches, quelques cochons ; la terre des champs est noire, assez pauvre, la zone cultivable a été gagnée sur la lande.

On est ici, en effet, à la lisière de l'Arrée, déjà sur le dur hercynien du vieux Massif armoricain : le Roc'h Trédudon et le Tuchenn Kador ne sont pas loin, on devine les crêtes de la « montagne » érodée par les pluies et les vents, le paysage ne manque ni de force ni de beauté mais, très vite, après les champs cultivés et les prairies de Kerever, on trouve les landes plantées de bruyères et d'ajoncs, de rares chemins sinueux et remplis de pierraille, les tourbières déjà qui préfigurent ce que l'on voit ensuite, au cœur de l'Arrée, dans la zone infernale du Yeun Elez.

Autant dire que le jeune Gabriel a vécu une enfance très rurale, à la frontière d'un espace presque sauvage, marqué par le mystère et tout un lot de superstitions et de

sortilèges. Sa grand-mère, née sous Louis-Philippe, croit dur comme fer à la présence régulière de l'Ankou qui passe avec sa faux et son charroi grinçant, de ces femmes aussi dont on dit qu'à la nuit tombée elles viennent laver, dans les eaux froides de l'Élorn toute proche, des draps qui sont en fait des linceuls...

Gabriel grandit avec cet arrière-plan de sauvagerie et de mystère, on lui apprend à craindre plus que tout les errants et les chiffonniers qui arrivent de Brennilis, de Lannédern et de Botmeur, à détourner la tête s'il vient à les croiser : ce sont des maudits, des jeteurs de sorts, il ne faut surtout pas mettre le moindre sou dans la sébile qu'ils vous tendent, il faut absolument s'écarter, parce qu'ils sont pleins de poux ; leurs vêtements loqueteux, et qui échappent même à la lessive des lavandières nocturnes, sentent le suint et la tourbe brûlée...

Gabriel est un enfant taiseux, docile, d'une rare gentillesse, il aime s'isoler, dans l'espace de la ferme tout d'abord, sur les planches mal équarries du grenier de la grange, puis, dès qu'il est un peu plus grand, dans les prairies qui descendent vers la rivière. On le laisse aller jusqu'au Déaran, un modeste affluent de l'Élorn, dans le cours duquel il construit des moulins de fortune ; plus tard, sans rien en dire à personne, il osera même aller jusqu'à l'Élorn, « la rivière », plus impressionnante, plus noble que le Déaran qui n'est qu'un ruisseau, l'Élorn dont le nom, par la seule magie de ses sonorités, le fascine littéralement. Un peu plus âgé encore, il récitera en classe : « L'Élorn au nom barbare, qui sent la fraise et les bois, est un ruban d'eau vivante noué au Léon des calvaires. »

On parle le breton à la ferme mais Gabriel sera élevé dans le respect, et même plus, de la langue française. C'est

la langue des sachants et des savants, c'est la langue que l'on utilise et que l'on étudie à l'école et, dans la famille Martin, l'école est sacrée.

On la gagne à pied – quatre kilomètres de marche quotidienne quel que soit le temps, pluie, brouillard et parfois même verglas et neige –, elle se situe dans le bourg de Sizun, derrière la mairie, non loin de l'église, remarquable par son ampleur, son ossuaire et l'imposant arc de triomphe qui marque l'entrée dans le périmètre du sanctuaire.

En ce début du xx^e siècle, sur cette terre léonarde qui est une véritable pépinière de prêtres, la guerre scolaire fait rage, les élèves de l'école confessionnelle viennent même chanter devant les murs de l'école publique où est scolarisé Gabriel : « Des écoles sans Dieu et des maîtres sans foi, délivrez-nous, Seigneur ! »

Les instituteurs, formés à l'École normale de Quimper, sont de véritables hussards noirs, ils appartiennent à un corps républicain et anticlérical, pétri de morale et d'exemplarité, d'une rigueur qui confine parfois à la rigidité, ils sont en guerre contre l'ignorance et l'obscurantisme, soucieux d'instruire et d'émanciper, sûrs de leur mission, affranchis des traditions et des usages, et les plus radicaux d'entre eux ne craignent pas de garder le chapeau sur la tête au passage des processions...

Le vieux directeur, Armand Queinnec, auquel le jeune Gabriel Martin voue une admiration sans borne, est un fleuron de cette école laïque : il est pleinement engagé dans le combat contre l'ignorance, tout entier au service de la République, il pousse au paroxysme le désintéressement, le refus de l'argent et du luxe ; devant ses élèves, il ne rate jamais une occasion de souligner le peu d'intérêt qu'il a porté à son ascension personnelle et à sa carrière...

Une forme d'idéalisme l'habite et fait, de lui et de ses collègues, des philanthropes et des altruistes que rien ne décourage.

La vie future pour laquelle travaillent Armand Queinnec, le jeune et brillant Pierre Le Guellec aussi, est avant tout terrestre. C'est ici-bas qu'elle s'inscrit, à l'opposé des enseignements du catéchisme des prêtres – faux vertueux soupçonnés de ne s'occuper que d'eux-mêmes – qui promet une autre vie après la mort. De gauche, ils ne cachent pas leur désir de forger une société plus juste, pacifique et fraternelle : leur pari sur l'avenir est lié au modèle républicain et il est porté par une foi radieuse dans la fécondité de l'instruction, dans les progrès qu'elle ne manquera pas de susciter. Pour eux, l'exercice de l'intelligence est sacré.

Tout, dans la formation puis dans l'action de ces husards, les pousse à s'ériger contre les tenants d'un ordre ancien déchu, contre le royalisme, le cléricisme et l'obscurantisme. L'école laïque qu'ils servent est encore jeune, la nouvelle organisation scolaire, rompant avec la loi Falloux qui mettait les maîtres dans la dépendance du curé, s'est mise en place entre 1879 et 1886, et ce n'est qu'en 1879 que chaque département s'est vu contraint de se doter d'une école normale.

Leur mission est donc bien de délivrer un catéchisme républicain qui s'oppose à celui dispensé par l'Église. Il ne s'agit pas seulement d'apprendre aux élèves à lire, écrire et compter ; il s'agit aussi de leur donner des repères historiques et des principes moraux, mais également des conseils dans le domaine de l'hygiène, de les arracher, grâce à l'enseignement de la géographie, à l'étroitesse de leur milieu d'origine en leur faisant découvrir d'autres univers.

Les Queinnec, Le Guellec et tant d'autres s'estiment les

héritiers directs de la pédagogie des Lumières et leur vocation est bel et bien d'instruire et de faire des élèves qui leur sont confiés les futurs citoyens d'une nation éclairée.

Très vite, Pierre Le Guellec et Armand Queinnec ont remarqué les dispositions et les qualités exceptionnelles du jeune Gabriel, qui n'a pourtant pas chez lui de véritable *livre*. Pour eux, il est de l'espèce de ces élèves pauvres, malmenés par la vie et qui méritent de jouer un rôle, au service de l'État. Plus tard, lorsqu'il aura pris sa retraite, à Commana, Armand Queinnec recevra chez lui Gabriel et lui dispensera ses conseils.

Mais c'est Pierre Le Guellec, un jeune homme venu du pays Bigouden, qui, le premier, a détecté les belles aptitudes intellectuelles de Gabriel.

Dans le cadre de la préparation au certificat d'études, les élèves étaient invités à traiter le sujet suivant : « On vient de vous lire la fable qui a pour titre "Le rat de ville et le rat des champs". Lequel des deux rats aimeriez-vous être ? Pourquoi ? » C'est le genre même des sujets de rédaction qui tombent à l'examen. Étrangement, Gabriel, qui n'a jamais quitté Sizun, s'est imaginé en rat urbain, qui plus est dans une ville portuaire de la côte atlantique...

Quelques jours plus tard, l'inspecteur primaire – un rond-de-cuir tatillon et grincheux – fait sa visite réglementaire à Sizun, il se méfie du jeune Le Guellec qu'il juge trop brillant, trop indépendant, pas assez servile : on dirait aujourd'hui « incontrôlable ». L'inspecteur demande à voir les travaux des élèves : il y en a de très brefs, truffés de fautes, et il y a celui de Gabriel, d'une écriture fluide, d'une orthographe parfaite et surtout d'une maturité confondante. Fidèle à sa réputation de contrôleur des poids et mesures sourcilleux et obtus, l'inspecteur très

primaire ne voudra jamais croire que la rédaction a été écrite en classe, sans retouches ultérieures, par ce qu'il appelle un « garçon de la campagne »... Le Guellec sera même soupçonné d'avoir lui-même corrigé le travail d'un élève qu'il protège de manière suspecte...

Il est vrai que Gabriel est un enfant naturel et que Pierre Le Guellec, lui aussi enfant de la faute, sait ce qu'il en est de la dure condition des fils de la honte, en Bretagne, au début des années 1910...

Gabriel a trois compagnes : la nature, l'école et la rêverie. Il marcherait des heures dans la campagne : il s'est mis en tête, quand il sera plus âgé, de remonter à pied jusqu'aux sources de l'Élorn, situées à 1,5 kilomètre au nord-nord-est du Tuchenn Kador, il rêverait des heures sur le cours de la rivière, les villes qu'elle traverse en aval, Sizun, Landivisiau, Landerneau et son fameux pont de Rohan sous les arches duquel elle s'offre aux marées.

Sa grand-mère, à qui il s'ouvrait de cette fascination mystérieuse, lui a révélé que l'Élorn s'appelait autrefois en breton *Dourdu*, ce qui signifie : « Eau profonde » ou « Eau noire »... Les eaux qu'il voit du pont, lorsqu'il marche vers l'école ou l'église de Sizun, lui semblent limpides et presque transparentes, certainement peu profondes, mais cette référence à une rivière ténébreuse, surgie des tourbières de l'Arrée, ne cesse de le hanter.

En classe, lorsqu'il a fini ses exercices, souvent avant ses camarades, il contemple les grandes cartes murales, il éprouve une attirance forte pour celle qui montre la France hydrographique, où sa province est dénommée « presque île de Bretagne », c'est la deuxième des cartes de

Vidal-Lablache qu'il aimerait emporter dans la maison de Kerever où il n'y a qu'un livre, le missel.

À force de la regarder, Gabriel connaît par cœur les noms des cours d'eau et leur hiérarchie : il glisse ainsi du ru au ruisseau et de la rivière affluente au fleuve. La typographie permet de distinguer les cinq grands fleuves français : Seine, Loire, Garonne, Rhône, Rhin. En caractères plus petits, mais aisément lisibles, figurent les noms des « grands affluents » que tout candidat au certificat d'études se doit de connaître. Comme l'indique la légende de la carte, les noms des « sous-affluents » sont destinés au maître et non aux élèves...

La curiosité de Gabriel est telle qu'il regrette, là où il est placé, de ne pouvoir tous les lire, comme il regrette que l'Élorn n'apparaisse pas sur la belle carte verte et ocre de Vidal-Lablache, sans doute parce qu'aux yeux de l'universitaire cartographe elle est « peu considérable ». Sa sensibilité géographique aiguë sera récompensée lorsqu'il passera l'examen en juin 1915. En effet, le sujet semble avoir été conçu pour lui :

« La Loire décrit elle-même son cours depuis sa source jusqu'à la mer. Faites-la parler des affluents qu'elle reçoit, des villes qu'elle arrose, des départements et des provinces qu'elle traverse, des marchandises qu'elle transporte, des grands événements historiques dont elle a été le témoin. »

Gabriel est incollable sur le cours de ce fleuve, du mont Gerbier-de-Jonc à l'Atlantique, sur ses grands affluents et ses sous-affluents, et, là encore, sa prosopopée fluviale lui vaudra de chaleureuses félicitations.

Le diplôme, signé par l'inspecteur d'académie du Finistère le 13 juillet 1915, sera disposé sur le buffet de sa grand-mère, à côté d'une vieille statue de sainte Anne en

faïence de Quimper. On le regardera comme un trophée, dans cette pièce à la fenêtre étroite qui sent en permanence le feu de bois et où la lumière ne rentre pas.

L'obtention du certificat d'études, l'excellence des résultats scolaires font un peu oublier tous les sarcasmes, toutes les railleries dont, depuis son entrée à l'école primaire de Sizun, Gabriel, parce qu'il n'a pas de père et que cela se sait, a été l'objet. Un effronté qui le traitait de « bâtard » a été, un jour, surpris par le maître : la gifle que lui a infligée Pierre Le Guellec, qui avait vécu les mêmes brimades dans la campagne de Léchiagat, a été aussi cinglante que mémorable...

Afin de récompenser son petit-fils dont elle suit le parcours avec une tendre admiration, la grand-mère a demandé à Gabriel le cadeau qu'il aimerait avoir. Spontanément elle aurait pensé à un vélo ou à une canne à pêche : les truites de l'Élorn sont exquises et elles pourraient enrichir l'ordinaire culinaire... C'est mal connaître Gabriel qui, à cette époque, est insensible aux plaisirs de la table.

Le voyant souvent, apparemment inactif, rêver devant la carte hydrographique de Vidal-Lablache, Pierre Le Guellec a pris l'habitude de lui confier un dictionnaire, le Petit Larousse illustré, que l'élève différent feuillette dans une sorte d'extase, allant sans cesse du vivier des mots à celui des noms. C'est l'édition de 1905, la seule qui existe à cette époque, et c'est celle qu'ose demander, avec d'innombrables précautions, l'enfant réservé et solitaire qui ne réclame jamais rien parce qu'il a bien conscience que sa grand-mère fait déjà beaucoup pour lui.

La mère est la grande absente, elle s'est éloignée du canton, elle va de maison en maison en qualité de bonne,

elle porte à jamais le poids de la faute, elle n'aime pas cet enfant du hasard et Gabriel la vouvoiera jusqu'à sa mort.

En revanche, il ne doute pas de l'amour de sa grand-mère, qui est total. Et, un beau soir de juillet 1915, de retour de Landerneau où elle s'est rendue de manière tout à fait exceptionnelle, la grand-mère offre à Gabriel son premier dictionnaire.

Jusqu'à sa mort en 1990, cette édition, certes ensuite accompagnée de nombreuses autres, ne le quittera plus. L'école publique et ses maîtres ont fait de l'enfant de la rivière un déchiffreur inlassable des mots et des noms, des noms propres et des noms communs, du savoir et de la langue.

Son avenir le préoccupe, en particulier en raison de l'âge de celle qui veille sur lui et dont il voit bien qu'elle ne pourra pas garder indéfiniment la charge de cette ferme.

Une certitude déjà : s'il aime aller à la messe, s'il admire les beaux retables du chœur de l'église Saint-Suliau et tout spécialement cet « autel privilégié » dont la dénomination le trouble, s'il est bon au catéchisme comme en classe, il ne viendra pas grossir le bataillon des prêtres léonards. Il vénère et il craint Dieu, il ne se révolte pas contre sa condition, malgré sa réserve et la gravité qui émane de lui – la gravité plus que la tristesse –, il est plutôt d'un naturel confiant et il sait rendre grâce.

Lorsqu'il ne se perche pas dans le grenier de la grange, sans doute un peu rebuté par l'invasion des grands rhinolophes qui y ont établi leurs quartiers, lorsqu'il n'a pas le courage de descendre jusqu'au Déaran ou jusqu'aux rives boueuses de la ténébreuse Élor, il se pose sur les marches du petit calvaire qu'on appelle dans la région la croix de Kerever.

Des charrettes, des troupeaux, des chevaux passent souvent et Gabriel est comme absent, plongé dans une

rêverie hermétique. Il se souvient de cette composition où il s'était imaginé en rat de ville. Et là le choix est simple, il doit se faire entre la ville préfectorale et épiscopale ou la ville militaire et portuaire, il n'y a que deux possibilités : Quimper ou Brest.

Deux possibilités et deux destins : instituteur ou marin. Gabriel a bien senti quel était le souhait d'Armand Queinnec, lorsqu'il est venu le féliciter au moment de la proclamation des résultats du certificat d'études. Hors de l'école, point de salut ! Il faut de bonnes volontés et de nouveaux hussards pour contrer les réactionnaires et les obscurantistes qui n'ont pas dit leur dernier mot, il faut des fils de la terre et du peuple pour instruire, pour éduquer, pour former et pour éclairer.

Gabriel mesure bien tout ce qu'il doit à ses maîtres, mais il craint que sa timidité, sa réserve native ne soient un obstacle dans l'exercice de ces fonctions.

Il a trop admiré l'autorité et l'éclat de Pierre Le Guellec et d'Armand Queinnec – jamais d'ailleurs il ne prononce les prénoms, le nom des maîtres étant toujours précédé d'un respectueux « monsieur » – pour ignorer qu'il n'aura pas cette présence, qu'il est trop retenu, trop en lisière pour être un maître digne de ce nom.

Ce sera donc la Marine, ce sera donc Brest, plus par devoir que par vocation : le terrien qu'il demeurera, malgré l'exil loin du royaume de l'Élorn – est, à cet instant, parfaitement ignorant des réalités maritimes...

Gabriel n'aime pas la mer : en bon Finistérien, il la redoute, il craint ses tempêtes, sa violence, les vagues déchaînées qui viennent battre les rivages. Toute son enfance, il a entendu des histoires de naufrages, de trépassés dont les corps échouent dans la baie du même nom, près de la pointe du Raz, des histoires aussi de villes englouties, de navires perdus corps et biens, de vaisseaux fantômes...

En revanche, il aime la terre, les rivières et les bois. S'il choisit de prendre la route de la mer, s'il préfère la ville de la Penfeld à celle de l'Odet, son destin sera de naviguer, d'errer loin de ce royaume de l'Élorn où l'enfant pauvre qu'il est, dans la majesté de sa solitude, est un seigneur, un mage, presque un roi.

Rien ne manifeste mieux, à ses yeux, cette puissance de la nature que cette étrange sculpture que Pierre Le Guellec a, un jour, montrée à ses élèves, osant même s'aventurer avec eux dans le périmètre de l'enclos paroissial.

On la voit au chevet de l'église, elle surgit au milieu d'une sorte de frise magnifiquement taillée dans la pierre

ocre et qui fait défiler une théorie de monstres, d'idoles et de chimères.

L'explication de l'instituteur a profondément marqué les esprits des écoliers, et tout spécialement celui de Gabriel. « Il s'agit, a-t-il dit, d'un *homme vert* de la variété qui, littéralement, "dégueule" ses feuilles – c'est le terme qu'il a employé –, une créature mythique qui fait corps avec la nature et, d'une certaine façon, incarne la vitalité de celle-ci. » Et Le Guellec a précisé que ces sculptures n'étaient pas du tout un décor pittoresque, qu'elles symbolisaient même quelque chose de puissant, à savoir la profondeur de la croyance superstitieuse qui habitait ces artistes anonymes.

L'Homme vert a frappé l'imagination de Gabriel, qui a aussi tout de suite compris que le maître ne devait jamais mettre les pieds dans l'église et qu'à la *présence réelle* contenue dans le tabernacle il préférerait le chant du monde. Pierre Le Guellec a même murmuré qu'il avait écrit une sorte de poème versifié à la gloire de l'Homme vert... « Ce sont des feuilles de chêne qui sortent de sa bouche... » a-t-il encore fait observer à sa classe.

Gabriel a enregistré tout cela mais il n'est pas revenu seul contempler l'Homme vert. L'église est assez éloignée de Kerever et, en matière de verdure, il préfère les prairies du Déaran et de l'Élorn ou les taillis d'ormeaux et de sureaux qui marquent la limite du monde cultivé et le commencement de la lande. Et, dans sa méditation rêveuse, assis sur le socle de schiste de la stèle austère de Kerever, le futur marin est resté fidèle à la Croix.

Il aura fallu attendre le 28 août 2022 pour que je connaisse enfin le nom de la ferme natale de Kerever et que je la localise. Une chape de douleur et de secret a toujours entouré l'enfance malheureuse de mon grand-père : l'absence de père et la proscription qu'elle entraînait ont fait de cette période de sa vie quelque chose dont on ne parlait pas, dont on ne voulait surtout pas parler.

Enfant déjà, on m'avait invité à la discrétion silencieuse alors que je me renseignais, innocemment, sur son ascendance. Je revois ce moment, dans la buanderie de la maison de la route de Rosnoën, au Faou, près de la dalle de schiste bleu qui lui servait de lavoir, où Anna, sa femme, certes avec douceur mais une grande fermeté, m'avait prié de ne plus presser son mari de questions susceptibles de le blesser...

Je me souviens aussi de sa douleur, bien plus tard, en 1993, lorsque j'ai publié *Le passage de l'Aulne*, où je laissais enfin éclater au grand jour la vérité sur l'origine de mon grand-père. J'ai pieusement gardé l'exemplaire de ce roman, dont elle a méticuleusement annoté les pages coupables.

Oui, ce 28 août 2022 qui marquait le cent vingtième anniversaire de la naissance de Gabriel, invoquant un trou de mémoire, j'ai enfin franchi le pas. Et, le soir venu, à Kerrod, face au village et à l'église des marées, dans la nuit d'été qui tardait à tomber, j'ai écrit ces lignes dans le journal que je tiens depuis 2009 :

« Aujourd'hui, c'était le cent vingtième anniversaire de la naissance de mon grand-père Gabriel. Ma mère – que j'ai enfin osé interroger – m'a donné le nom de sa ferme natale à Sizun : Kerever. Envie de me mettre dans les pas de Gabriel, à l'appel du vent du large, pour lancer le roman brestois... »

Un mois plus tard, le jeudi 22 septembre, alors que je commençais au Faou la rédaction de ce livre, loin de Paris et de ses obligations pesantes, dans une parenthèse heureuse qui tenait de l'école buissonnière, j'ai demandé à Nicolas E. de bien vouloir me conduire à Kerever. Nous avons trouvé sans difficulté la route de Saint-Cadou, la croix de schiste, la ferme.

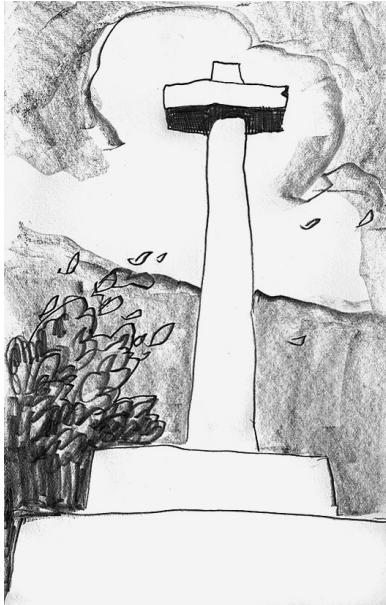
Il y avait une grande maison, d'autres plus petites autour, qui avaient dû tenir lieu de crèches. J'imagine que la grand-mère Martin habitait cette belle et haute maison. Une entreprise de couverture d'Huelgoat procédait, ce matin lumineux de septembre, à la réfection de la toiture. Les couvreurs, perchés sur des échelles, installaient ces grosses ardoises, épaisses et bleues, qui proviennent des carrières de l'Arrée.

Il n'y a plus aujourd'hui de ferme à Kerever, aucun engin agricole, aucune présence animale. Je suis entré dans ce qui avait pu être une étable, une pièce aux murs chaulés, avec une cheminée surmontée d'une énorme hotte, mais ce qui m'a frappé surtout, c'est le sol, la pierre

qui affleurerait, le vieux socle hercynien de l'Armorique. Le pavage n'avait pas été constitué par une main d'homme, la cuirasse minérale était là, comme à nu, sans la moindre protection, sans un tapis de terre battue, cette belle terre de bruyère qui ressemble à de la tourbe.

Sans doute était-il impossible de commencer ce livre sans faire ce *retour amont*, sans voir cette roche qui affleurerait, comme en beaucoup d'autres lieux de Bretagne, je pense à Brocéliande. Sur le rebord d'une fenêtre avait été déposé un fer à cheval rouillé. Peut-être était-ce celui de la postière bretonne qui tirait la faneuse lorsque Gabriel faisait les foins dans les prairies bordant la rivière...

J'ai hésité à le prendre. Je l'ai finalement laissé. Pas besoin de reliques : mon émotion suffisait.



Elle est dressée, singulière, droite et sans fioriture, comme une potence d'ardoise érigée le long de la route, elle ne ressemble pas aux croix des calvaires qui se couvrent de lichens.

Quel jalon marque-t-elle sur ce chemin, entre le domaine des tourbières, des landes de l'Arrée et le pays de l'Élorn qui glisse doucement vers la mer ?

Quelle station est-on censé faire à cet endroit, quelle prière est-on censé dire, quel rite secret faut-il observer ?

Quel événement commémore-t-elle, un meurtre, un accident, l'œuvre mauvaise d'un errant de Brennilis capable, d'un rire moqueur, de vous faire perdre votre chemin ?

Quel signe ces deux lames de schiste mises en croix nous envoient-elles, quelle destination désignent-elles ?

Elles ne supportent ni corps ni titulus Christi, ni clous ni épines. Elles semblent éternelles dans le printemps des grives, l'automne des fougères et des pluies.

Cette croix n'a pas l'exubérance et l'envergure des grands calvaires, elle ne prétend ni raconter ni enseigner. On imagine toutefois son socle fleuri de rouge et d'or au seuil de la saison des morts.

On passe et on se signe. Et on se souvient que, dans un autre temps, un fils de la faute et de la honte a déposé sur ces pierres l'offrande d'une rêverie muette, d'une prière par lui façonnée, où l'on entendait le bruissement du vent, le chahut des oiseaux et le remous des ondes.

Ce mois d'août 1915 où il fait si beau à Sizun et alors que la guerre des tranchées fait rage et s'enlise – le maire, l'air fermé, en grand deuil, a déjà visité plusieurs familles ayant perdu un fils, tombé sous les tirs ennemis –, Gabriel aime monter jusqu'à Commana pour rendre visite à Armand Queinnec.

L'homme, libéré de sa charge de directeur, occupe désormais la maison de sa mère décédée, où rien n'a changé depuis la guerre de 1870... Il est là, au milieu des meubles sombres, des lits clos rehaussés d'ornements de cuivre, Gabriel le trouve chaque fois installé devant le beau vaisselier rempli de faïences multicolores, tout près d'une Vierge de Quimper qui doit appartenir à sa famille depuis des décennies et qu'il a gardée, à la même place, malgré son athéisme et son anticléricalisme.

Il flotte toujours dans la maison une odeur de pierre moussue et de bois mouillé, bien qu'on soit en plein été. À cet égard, Gabriel n'est pas dépaysé, c'est exactement ce qu'il sent dans la salle basse de la ferme de Kerever où la lumière est plus rare encore.

La conversation commence toujours de la même manière : le vieux maître commente ce qu'il a retenu dans

l'actualité. Le fait que le journal de Clemenceau, *L'Homme enchaîné*, ait été suspendu par la censure après avoir critiqué le général Joffre l'a particulièrement choqué. La liberté, et tout spécialement celle de la presse, est à ses yeux inaliénable, même en temps de guerre. En revanche, la promulgation, ce même mois, de la loi Dalbiez, adoptée à l'unanimité par la Chambre en juin, l'a réjoui. Cette loi vise à traquer les « embusqués » en rationalisant l'affectation des conscrits, tant vers le front que dans l'industrie.

Gabriel ne déteste pas ces petits « points d'actualité » qui lui rappellent les leçons d'histoire dans lesquelles le maître excellait. Armand Queinnec a parfaitement admis l'intention du jeune homme pauvre d'entrer dans la Marine : il est convaincu que son élève, sur lequel il fonde beaucoup d'espairs, y fera un parcours sans faute.

Il a même reconnu, lui l'enfant de Commana, éprouver une sorte d'attirance pour Brest, dont le nom sec et vigoureux claque comme un juron ou une racine de lande : inattendue, la comparaison a frappé Gabriel. Armand Queinnec a poursuivi sa leçon en remontant aux origines de la ville, de ce village de pêcheurs transformé en port de guerre par la volonté d'un homme, Richelieu, le cardinal d'État.

Le vieil instituteur, qui passe toutes ses soirées à lire, engrangeant sur à peu près tous les sujets une masse de connaissances extraordinaire, a même précisé que Richelieu avait hésité un instant entre l'estuaire de l'Aulne et celui de la Penfeld, c'est-à-dire entre Landévennec et Brest.

Brest a donc été choisie par le prélat guerrier, son œil d'aigle s'est posé sur le petit village sans relief et sans histoire, l'esprit de l'homme en pourpre, le cardinal à la *cappa* ruisselante, immortalisé par Philippe de Champagne et

présent dans toutes les salles de classe de France et de Navarre, plane donc sur les eaux de la rade : son ombre portée se déploie entre le château et l'abbaye, entre les gardiens de la cité portuaire et les moines veilleurs de l'Aulne...

Mais là où Armand Queinnec a littéralement ébloui le futur mousse, c'est lorsqu'il lui a expliqué que la ville était située à la limite méridionale du plateau du Léon, « un quadrilatère massif de terrains cristallins composés presque entièrement de granite et de gneiss »...

— Tu verras, a-t-il dit, et je trouve cela très beau, Brest est une ville minérale. Tout y est en granite, les bâtiments, les monuments, les quais, les remparts. Très peu d'arbres, d'herbe, de fleurs. Comme le disait Gustave Flaubert, après son passage en 1847, la nature est absente, proscrite comme nulle part sur la terre...

Et le vieil instituteur, aussi à l'aise en géologie qu'en poésie, s'est lancé dans une évocation, sans doute lue quelque part et inscrite à jamais dans sa mémoire infailible : « Sous la pluie qui les lave, les petits cristaux noirs de biotite, les lamelles brillantes de muscovite, les macles chatoyantes des feldspaths attirent l'œil et font apprécier ces pierres dures, symboles de la ténacité des Léonards marins et brestois... »

Fasciné par la formule, Gabriel a demandé à la noter sous la dictée, s'imaginant déjà une vocation et un destin de Léonard marin et brestois...

Pierre Le Guellec, le jeune instituteur audacieux et indocile, avait échappé à la mobilisation générale en raison d'une endocardite sévère. Il avait été nommé, à la rentrée de 1915, à Morlaix, à l'école du Poan Ben et, à peine installé dans la cité du viaduc, sur les bords du Jarlot, il s'était empressé d'inviter Gabriel, qu'il savait vacant, à venir le voir.

Le lien qui l'unissait à mon grand-père était étrange : il avait le premier décelé les très grandes qualités intellectuelles de ce jeune homme mélancolique, mais surtout, enfant naturel lui-même, il se reconnaissait en lui, il était même presque séduit par l'élégance et l'intensité de ce garçon blond au regard bleu et pur.

Pierre Le Guellec était si singulier, si précurseur, que cela ne le gênait pas de nouer des liens d'amitié avec d'anciens élèves. C'était déjà un célibataire endurci, on ne lui connaissait pas d'aventures féminines et il apparaissait avant tout comme un esprit original et même assez frondeur.

Gabriel n'était pas le premier qu'il invitât. À Sizun, il se méfiait du qu'en-dira-t-on ; à Morlaix, anonyme, encore inconnu, il se sentait plus libre. Gabriel avait accepté

l'invitation de ce maître qu'il admirait, de cet homme aussi que secrètement il considérait comme son grand frère. Il n'oublierait jamais que Le Guellec s'était vigoureusement interposé lorsque le bouseux malotru l'avait insulté et traité de bâtard.

Gabriel avait pris la route en ce début octobre : il y avait plus d'une trentaine de kilomètres à parcourir et donc près de sept heures de marche. Cela ne rebutait nullement l'adolescent qui venait tout juste de fêter ses treize ans. Gabriel était de la race des marcheurs, en très bonne condition physique, la notion de risque lui était totalement étrangère – elle le demeurerait jusqu'à sa mort –, et surtout il avait trouvé les justes arguments pour que sa grand-mère le laissât partir : ce voyage à pied en préfigurait un autre, il n'était jamais que la préparation de celui qu'il aurait à faire lorsqu'il serait appelé à Brest, une sorte d'entraînement ou de répétition générale...

Avant qu'on ne lui trouvât ses problèmes cardiaques, Le Guellec avait lui aussi été un marcheur, sur les chemins du pays bigouden, entre Léchiagat et Penmarc'h, il gagnait volontiers l'École normale de Quimper à pied, ou encore Pont-Croix où, bien que mécréant, il aimait aller méditer dans la belle collégiale.

Pour se donner de l'énergie et ne pas trouver le temps long, il avait dispensé quelques conseils à ses élèves : tout en marchant, il fallait se réciter des poèmes, des listes, des généalogies... Il y avait bien sûr les rois de France – ils ne recueillaient pas les suffrages immédiats du maître –, il y avait encore l'énumération des départements et de leurs chefs-lieux, les grands fleuves français et leurs affluents, les

présidents de la République française, de Louis-Napoléon Bonaparte à Raymond Poincaré...

Il y avait surtout la poésie et le poète marcheur, le pérégrin des routes de l'Ardenne, le piéton fabuleux, Rimbaud qui figurait au tout premier plan des récitations obligatoires: « Le dormeur du val », bien sûr, mais aussi « Ma Bohème », que Gabriel connaissait par cœur et dont les premiers vers le galvanisaient alors qu'il avait pris la route de Saint-Sauveur et de Saint-Thégonnec, direction Morlaix :

*Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !*

Concentré, porté par le rythme des vers et des pas, Gabriel allait comme une flèche dans la belle lumière d'octobre, c'était cette même fougue qui l'animait lorsqu'il avait traversé les landes et les bruyères jusqu'aux sources, assez modestes et ordinaires, de l'Élorn ; c'était cette même puissance qui le traverserait lorsqu'il prendrait la route de Brest, la ville minérale, la cité granitique où, à en croire Armand Queinnec rapportant les propos de Flaubert, si l'on n'était pas ingénieur, constructeur ou forgeron, on ne s'amusait pas considérablement : il ne serait que mousse, condamné à l'isolement derrière les hauts murs de l'arsenal ou à l'errance maritime...

L'école du Poan Ben était située en plein cœur de la ville, au bord d'une des deux rivières, tout près du tribunal. Pierre Le Guellec disposait d'un grand appartement, très lumineux – il était conçu pour accueillir une

PHILIPPE LE GUILLOU

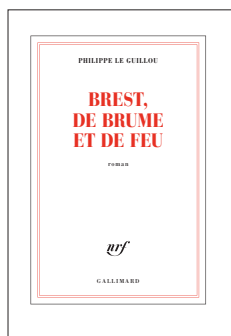
Brest, de brume et de feu

Brest est ma seconde ville natale. C'est là qu'à partir de septembre 1981 j'ai vraiment commencé à vivre, sur le mode d'une intensité et d'une *liberté grande* auxquelles on accède, les études finies, lorsqu'on se met, pleinement, à exister et à voler de ses propres ailes. Certes cette ville m'était familière, son passé — sa destruction sous le feu des bombes faisant partie, de manière presque rituelle, de la *légende* familiale —, son histoire dont les grandes séquences m'avaient été tant de fois racontées : la ville ancienne, la cité des décombres, la ville provisoire de l'après-guerre et Brest la blanche qui avait surgi des ruines comme un acquiescement au progrès et à la modernité. Elle était parfois le théâtre de brèves excursions qu'on accomplissait surtout l'été, pour peu qu'un temps gris nous privât de la *route de la mer* et de la perspective des bains sur la plage de Telgruc. Brèves, parce que mes grands-parents, nostalgiques de la cité disparue sous la mitraille, n'aimaient pas cette ville froide et neuve qui aurait dû, disaient-ils, porter un autre nom.

Ce qui me fascinait déjà, et me plairait tant dès que j'y aurais établi mes quartiers, c'était non pas l'esthétique impersonnelle d'une cité à l'américaine, mais sa situation, perchée et en pente douce, prête à glisser vers la rade. C'est ce que j'aimais et que je n'ai cessé d'aimer depuis.

P. L. G.

Philippe Le Guillou est romancier et essayiste. Il a notamment publié Les sept noms du peintre (prix Médicis 1997), Les marées du Faou (2003), Fleurs de tempête (2008), Le bateau Brume (2010), Le pont des anges (2012), Les années insulaires (2014), Géographies de la mémoire (2016), La route de la mer (2018), Le roman inépuisable (2020) et Le testament breton (2022).



Brest, de brume et de feu
Philippe Le Guillou

Cette édition électronique du livre
Brest, de brume et de feu de Philippe Le Guillou
a été réalisée le 28 décembre 2023 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073028136 – Numéro d'édition : 599600).
Code produit : U58036 – ISBN : 9782073028143.
Numéro d'édition : 599601.